

Ce théâtre, où nous avons vu les plus admirables et les plus délicieux chefs-d'œuvre, *Orphée*, *les Noces de Figaro* [*Le nozze di Figaro*], *Obéron*, *l'Enlèvement au sérail* [*Die Entführung aus dem Serail*], auxquels il convient d'ajouter *le Médecin malgré lui*, *Faust*, et *Philémon et Baucis*, de M. Ch. Gounod; ce théâtre, qui nous promet prochainement *Fidelio*, *Armide*, et enfin *les Troyens*, nous a donné ces jours-ci une petite opérette en cinq actes intitulée *Gil Blas*, et cela au moment où des mains de M. Carvalho il passait aux mains de M. Réty. Une opérette en cinq actes; je dis bien; pourquoi pas en dix, pourquoi pas en quinze, puisque les auteurs n'ont fait qu'ajouter les unes aux autres, ou plutôt qu'empiler les unes sur les autres, sans trop de liaison et de suite, quelques scènes empruntées au célèbre roman de Lesage? Et encore faut-il savoir gré aux auteurs d'avoir fait preuve de tant de modération; il faut leur savoir gré, non pas tant de ce qu'ils ont mis dans leur pastiche que de ce qu'ils auraient pu y mettre et qu'ils n'y ont pas mis. Leur ouvrage, déjà fort volumineux, aurait pu l'être davantage, sans cesser pour cela d'être une opérette, c'est-à-dire un canevas sans action, sans suite, qui commence où l'on veut, qui se poursuit comme l'on veut, à droite ou à gauche, peu importe, et qui se termine où l'on veut encore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils auront fait lire le roman de *Gil Blas* à bon nombre de gens qui ne le connaissaient que de réputation ou même qui n'en avaient jamais entendu parler, et qui se seront dit, en fermant le livre, que le roman est loin d'être aussi amusant que la pièce; ce en quoi ces lecteurs auront parfaitement jugé à leur point de vue, attendu que la pièce leur aura offert plus de caricatures que de portraits, plus de *charges* que de caractères, et plus de cet esprit qui se résume dans le trait ou dans le mot, le trait fût-il un peu vulgaire, le mot fût-il un peu cru. Quant à une lecture comme celle du *Gil Blas* de Le Sage, elle est bien plutôt le fait de certains esprits difficiles qui ont le goût singulier de trouver du charme dans une narration claire, rapide, abondante, naturelle; où figurent à tour de rôle des personnages de toute profession, types éternels de cette comédie humaine représentée en tout temps, en tous lieux et sous tous les costumes; où chaque acteur parle et agit selon l'impulsion de sa nature, et tel qu'on se figure qu'il doit agir et parler dans la vie réelle; où l'observation la plus profonde, l'ironie la plus fine se jouent à travers des récits pleins en apparence de bonhomie et d'ingénuité; où enfin l'esprit le plus vif et le plus pénétrant cherche moins à briller dans les mots qu'à aiguïser la pensée.

Nous aurons bientôt indiqué les scènes et les personnages que les auteurs ont mis à contribution. Le premier acte pourrait être intitulé la caverne. On y voit la bande de héros dont le capitaine Rolando est le chef, et dans les rangs de laquelle l'ami Gil Blas s'est vu enrôler malgré lui; l'arrivée d'Aurore, les projets de Gil Blas pour la délivrer, la manière dont il s'y prend pour griser et endormir les voleurs et s'emparer de la cassette, et, quand tout est prêt pour la fuite, l'admirable sang-froid avec lequel Gil Blas et Aurore, cédant à leur goût de dilettantisme, se mettent à chanter:

Voici la nuit,
Partons sans bruit.

au point que toute la salle rit et que les chanteurs rient eux-mêmes.

On sait que les brigands d'opéra-comique ont toujours été assez polis pour laisser, en pareil cas, aux fugitifs, le temps de commencer, d'achever, de recommencer et de répéter vingt fois leurs ritournelles avant de prendre la clef des champs.

Le second acte pourrait être intitulé le docteur Sangrado. Aurore, échappée du souterrain, est venue se réfugier chez son oncle don Vincent, un malade imaginaire et fort riche, qu'un certain neveu, don Cléophas, pour le faire passer le plus lestement possible dans un monde meilleur, a confié aux soins du docteur Sangrado. Arrivée de ce docteur et de son élève Gil Blas. Reconnaissance de Gil Blas et d'Aurore. Celle-ci lui fait la confidence d'un amour qui s'est emparé tout à coup du cœur de la pauvre fille; Gil Blas prend la déclaration pour lui, et comme le docteur Sangrado lui a remis le soin de traiter le malade, et qu'en considération de la nièce, il ne veut pas soumettre ce dernier au régime peu fortifiant des saignées et de l'eau chaude, il lui ordonne de manger des viandes succulentes, de boire d'excellent malaga, si bien que don Vincent revient tout de bon à la santé, et qu'il en est lui-même persuadé. Fureur de don Cléophas, le charitable neveu, contre Sangrado, à qui il attribue la guérison intempestive de son oncle, et, ne soupçonnant pas que Gil Blas lui a joué ce mauvais tour, il le prend à son service.

Le troisième acte rappelle certains traits des *Précieuses ridicules*. Gil Blas, au service de don Cléophas, a aperçu un assez joli minois à la fenêtre de Florimonde, une comédienne à la mode, ayant un benêt de mari, Melchior Zapata, et que don Cléophas, le patron de Gil Blas, a prise sous sa protection. Gil Blas prend les habits de son maître pour se présenter le soir chez sa nouvelle conquête. La soubrette, de son côté, a pris les habits de sa maîtresse, et les voilà convaincus l'un et l'autre qu'ils ont affaire, celui-ci à une grande dame, celle-là à un grand seigneur. Arrive Melchior Zapata, au milieu de cette scène nocturne; la soubrette a disparu; Melchior et Gil Blas mettent flamberge au vent et menacent de s'entr'égorger, sans avoir la moindre envie d'en rien faire. Gil Blas s'enfuit et va changer d'habits; Laure en a fait autant de son côté, et les deux soupirans se trouvent en face l'un de l'autre, riant de leur mutuelle mystification.

Le quatrième acte a peu d'intérêt; Gil Blas et Melchior n'ont pas un sou vaillant et sont talonnés par la faim. Au cinquième acte, Gil Blas est devenu riche; il veut partager sa fortune avec ses parens. Néanmoins il se mêle encore d'intrigues assez équivoques. Il épouse Laure; il donne un bal. Voilà qu'au milieu de la fête on vient l'arrêter pour s'être permis de s'être fait passer pour je ne sais quel parent de don Vincent. Heureusement l'alcade chargé de le conduire à la tour de Ségovie n'est autre que le capitaine Rolando; et comme Gil Blas n'a qu'à dire un mot pour le faire pendre, Rolando se garde bien d'exécuter sa consigne.

Dans le temps que j'ai mis à écrire cette analyse fort incomplète et probablement fort infidèle, sans grand profit pour vous, bienveillant lecteur, et sans grand honneur pour moi, j'aurais pu lire quatre ou cinq bons

chapitres du vrai *Gil Blas*, de Lesage, tandis que vous auriez pu en feuilleter assez pour avoir une idée de la pièce. N'eussiez-vous fait que parcourir les sommaires des chapitres, votre temps eût été mieux employé sans doute. Enfin prenons-en notre parti l'un et l'autre, et venons à la musique où il y a de fort jolies choses.

Ce n'est pas que j'approuve complètement les allures, les habitudes, et, comment dirai-je? l'éducation et les mœurs de la muse de M. T. Semet. Elle a des manières un peu libres, un peu évaporées; elle ne peut tenir en place; elle raffole de la danse et ne rêve que galop et polka. Elle est toujours sur la pointe du pied, sautant, pirouettant, tourbillonnant. On dirait parfois qu'elle se plaît dans le vacarme. Elle n'a pas d'éloignement pour le bruit de la grosse caisse et les sons de l'ophicléide. Aussi n'a-t-elle pas toujours cette tenue modeste qui convient à une fille comme il faut. Elle minaude, elle a des prétentions, elle fait mille coquetteries, mille agaceries au premier venu. Tout en affectant parfois de grands airs d'ancien régime, elle préfère l'orchestre du bal Musard à l'orchestre du Conservatoire; elle a de l'esprit néanmoins, de la vivacité, de la légèreté, de la grâce, mais elle en abuse, et il est à craindre que son babil, qui a commencé par nous amuser, ne devienne fatigant à la longue.

Je ne parlerai pas de l'ouverture que je n'ai pas entendue. Le chœur des voleurs de l'introduction est plein d'entrain; seulement l'emploi de la grosse caisse passe les bornes, comme l'emploi des trombones dans l'air suivant de *Gil Blas*:

Maudite pluie.

Le morceau d'ensemble que motive l'arrivée d'Aurore, avec le chœur de voleurs, est fort bien fait, bien en scène et d'un effet excellent. J'en dis autant des couplets que *Gil Blas* adresse aux voleurs pendant qu'ils sont en train de s'enivrer.

L'introduction instrumentale du second acte, dans le style ancien, prépare fort bien à l'arrivée du docteur Sangrado. Cependant, entre les deux morceaux se placent des couplets d'Aurore qui m'ont paru assez insignifiants, tandis que l'entrée du docteur Sangrado s'annonce par une ritournelle antique. Peu à peu le quintette de la consultation se dessine; certains détails en sont fort spirituels. Ce quintette, presque tout entier syllabique, se termine par une coda assez animée. Je passe sur le duo de *Gil Blas* et d'Aurore et sur les couplets de *Gil Blas*:

Et si c'est un rêve,
Laissez-moi rêver,

pour venir à un petit bout de sextuor, très svelte, très vif et très gai, auquel succède au duo entre *Gil Blas* et don Cléophas, semé de traits ingénieux et piquants. Il est juste de dire ici que depuis une ou deux scènes le musicien laisse reposer sa grosse caisse et ses trombones; ce n'est pas moi qui troublerai leur sommeil. Ces gracieux instrumens sont un peu comme les enfans terribles, qui sont fort aimables..... lorsqu'ils dorment.

Le troisième acte s'ouvre par un morceau instrumental dans ce genre sautillant que la muse de M. Semet affectionne un peu trop. De plus, le musicien y a imité certaines tournures propres à M. Auber. Ce n'est pas un reproche que je lui fais; je voudrais qu'il poussât plus loin l'imitation, et qu'il s'efforçât de s'approprier un peu de ce style distingué, de cette élégance de bon goût qui n'abandonnent jamais M. Auber, alors qu'il lui plaît de se rappeler ou de rappeler à ses auditeurs de gracieux souvenirs de bal. Après cette introduction, vient une jolie sérénade que Gil Blas chante sous la fenêtre de Laure, la soubrette, et qui se termine à deux voix. Les couplets de Laure:

N'ai-je pas, comme ma maîtresse,

sont aussi fort piquans, bien que d'une allure un peu vulgaire; aussi sont-ils bissés. Le duo de Laure, déguisée en Florimonde, et de Gil Blas, déguisé en don Cléophas, donne lieu à des charmes fort comiques de la part de M^{me} Ugalde. Je n'ai remarqué dans les couplets de Melchior Zapata qu'une assez mauvaise plaisanterie dans l'orchestre, je veux dire cette tierce insultante que la flûte fait siffler aux oreilles d'un mari qui ne l'est presque plus. Mais le petit morceau d'orchestre sur lequel Zapata et Gil Blas se bravent et prennent la fuite, et qui finit pianissimo, ne manque pas de mérite. Je ne dirai rien du chant de Florimonde, et du duo entre Gil Blas et la soubrette, lorsque tous les deux ont repris leurs habits de domestique.

Au quatrième acte, danse rustique et chœur de villageois. L'entrée de Zapata est encore saluée par cette tierce perfide de l'orchestre dont je viens de parler et à laquelle se joignent les petites flûtes et le flageolet, en guise de sifflets, ce qui fait que Zapata s'écrie: «Suis-je donc reconnu?» Mais la chanson que Gil Blas chante à la porte de la salle où a lieu le festin, cette chanson dans le goût espagnol, a beaucoup de caractère et d'originalité. Au lieu de vous parler du grand final de *la galette*, j'aime mieux vous dire, entre parenthèse, à propos de chansons dans le goût espagnol, de chansons populaires de toute contrée, que personne ne chante cette sorte de chansons avec plus de naïveté, de grâce et d'ingénuité qu'une de nos jeunes et charmantes cantatrices, M^{lle} Marie Ducrest, dont le talent grandit chaque jour. M^{lle} Ducrest montre une égale supériorité dans les airs d'opéras les plus difficiles et les plus brillans. Les bénéficiaires, qui ont été cette année assez bien inspirés pour réclamer de M^{lle} Marie Ducrest un concours qu'elle ne refuse à aucun artiste et à aucune bonne œuvre, savent l'attrait que ce seul nom donne à un programme de concert. — Je ferme ma parenthèse.

Le cinquième acte commence par un galop orchestral. Le compositeur est ici dans son élément. Je ne veux relever dans ce dernier acte qu'un très joli petit chœur de valets:

C'est un mouton
Que l'on tond,
Ton ton ton ton,

une bluette, un rien, mais touché de main de maître et fort adroitement lancé.

Il y a aussi d'agréables choses dans les couplets de Gil Blas:

Parfois je regrette
Ma pauvre chambrette.

Mais je veux en rester là.

M. T. Semet est un musicien qui sait; il a de la main, de la finesse, de l'entente, de la scène; mais il y a deux fois trop de musique dans son opéra, et rien n'est plus difficile à soutenir que le style léger; dès l'instant que l'haleine manque, que le fil s'embrouille, on tombe dans le vulgaire et dans la pesanteur. Je voudrais sentir davantage, chez M. Semet, l'étude des anciens auteurs, Haydn, Mozart, Cimarosa, Grétry, Dalayrac, Cherubini, Méhul, je ne vois pas qu'il porte sa vue au delà de l'époque où il vit. Je ne connais pas les autres ouvrages de M. Semet, mais j'ai lu ces jours-ci et j'ai d'ailleurs entendu dire qu'il est au nombre de nos compositeurs qui ont de l'avenir. Je ne demande pas mieux que de le croire; mais qu'il soit bien convaincu que les artistes qui ont véritablement de l'avenir sont toujours ceux qui ont le plus médité les modèles et les traditions du passé.

M^{me} Ugalde est le plus étonnant Gil Blas qu'on puisse imaginer, bien entendu à ce degré un peu inférieur où les auteurs et M^{me} Ugalde elle-même ont fait descendre ce personnage. Dans son chant, comme dans son jeu, comme dans toute sa personne, elle est admirable d'entrain, de verve, d'audace et de *crânerie*. Elle est certainement pour moitié dans le succès de cet ouvrage, qui en a beaucoup.

Meillet (Melchior Zapata) nous montre un chanteur parfait et un acteur excellent dans un cabotin de province. Il anime la scène à lui seul dans le chœur charmant du cinquième acte auquel appartient le couplet syllabique des valets. M^{lle} Girard a donné au rôle de Laure tout le mordant d'une soubrette de Molière, et son organe moelleux et vibrant a beaucoup de charme. Les autres rôles, confiés à M^{lles} Faivre, Moreau et Vadé, à Wartel (Sangrado), Lesage, Legrand, Potel, Serène, Leroy, Gabriel, Girardot, sont fort convenablement remplis. L'orchestre et les chœurs marchent avec beaucoup d'ensemble et d'entrain sous l'habile direction de M. Deloffre.

A bientôt le compte-rendu des concerts de la saison, et, à défaut de concerts spirituels, de quelques exécutions de musique religieuse dans les églises pendant la semaine sainte.

JOURNAL DES DÉBATS, 14 avril 1860, p. 1.

Journal Title:	JOURNAL DES DÉBATS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	samedi
Calendar Date:	14 AVRIL 1860
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	1
Title of Article:	THÉÂTRE LYRIQUE. [Feuilleton du Journal des Débats]
Subtitle of Article:	Première représentation de <i>Gil Blas</i> , opéra-comique en cinq actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. T. Semet. – M ^{lle} Marie Ducrest.
Signature:	J. D'ORTIGUE
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Front-page feuilleton
Cross-reference:	None